

## Une gêne technique à l'égard de l'allégorie

David Dorais

Number 64, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82368ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2016). Review of [Une gêne technique à l'égard de l'allégorie]. *L'Inconvénient*, (64), 45–46.

# UNE GÊNE TECHNIQUE À L'ÉGARD DE L'ALLÉGORIE

*David Dorais*

Dans sa liste des genres littéraires dépassés, ces « épiceries » dont il proscrivait l'usage en 1549, du *Bellemeuse*, du *virelai* ou de la *ballade*, le genre de l'allégorie. Déjà à l'époque, cela aurait paru attardé de chanter la forêt de *Pur Amour* ou le château de *Bel Accueil* ; on se considérait comme assez intelligent pour n'avoir plus besoin de se faire expliquer les choses de façon aussi transparente. La « fable » nécessitait quelque épaisseur.

C'est pourtant le genre de l'allégorie que choisit d'exploiter Boualem Sansal dans *2084*, variation sur le modèle du roman de George Orwell. L'œuvre est sous-titrée : *La fin du monde*. L'histoire se déroule dans le futur, mais pas précisément cent ans après 1984. En effet, dans cet univers, on a arrêté de marquer le temps et on a figé le calendrier en 2084. Personne ne sait à quelle date on se trouve. De même, le pays a un nom, l'Abistan, mais on en ignore les limites. En fait, on tient pour acquis qu'il recouvre presque la terre entière et que la Frontière, ligne au-delà de laquelle l'Abistan n'existerait plus, est un mythe.

La population est maintenue dans un état d'ignorance et de désinformation. Chaque habitant se méfie de ses propres pensées, car la police secrète peut lire dans les esprits. Pour faciliter cette entreprise de lavage de cerveau, la langue est manipulée pour être sim-

plifiée, réduisant d'autant la possibilité de concevoir des idées originales et individuelles. Les velléités d'agressivité restantes sont dirigées vers un ennemi unique et inventé de toutes pièces.

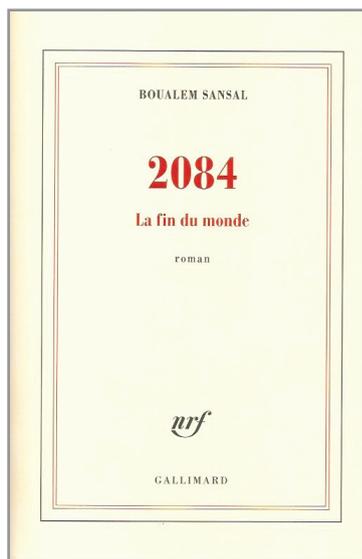
« Mais, me ferez-vous remarquer poliment, ça ressemble en diable à *1984*. Un peu trop, non ? » Alors que me direz-vous quand vous saurez que le héros est un humble membre de cette société qui, par sa réflexion et aussi grâce à d'heureuses rencontres, prend conscience qu'il vit dans un monde clos ? Il mènera une enquête, mais il sera repéré par le Système qui tentera de l'embrigader. « Allons, allons, trêve de mauvaise foi, m'objecterez-vous. Ce roman doit tout de même présenter quelques différences avec l'œuvre d'Orwell ! Sinon, il n'aurait pas été si bien reçu. Ni n'aurait accompli l'exploit d'être en lice pour tous les grands prix littéraires français l'automne dernier ! »

Vous avez raison. L'Abistan vit non pas sous un régime socialiste (l'Angsoc), mais sous une théocratie. Le pays est dominé par *Abi*, le « délégué » sur terre de *Yölah*, dieu unique, et par le parti politico-religieux de la *Juste Fraternité*. Voilà l'une des différences majeures. Mais c'est justement là où le bât blesse. Car tandis que *1984* cherchait à démonter de l'intérieur le fonctionnement d'un système totalitaire, tels ceux qui se trouvaient déjà en place au moment de l'écriture du roman, *2084* entend mettre

en garde contre les dérives possibles d'un autre type de système, qui pour l'instant ne fait que montrer ses cornes. Quel système ? On devine que *Yölah* ne représente pas *Vishnou*, et qu'*Abi* ne sert pas à parler d'un quelconque *rishi*.

C'est là un autre des problèmes de l'allégorie, outre sa facture dépassée : elle a pour but premier de transmettre un message. L'allégorie est en essence une prose d'idées, ce qui en constitue la faiblesse. Dans *Variété*, Valéry relate l'anecdote où *Degas*, qui s'adonnait aussi à la poésie, se plaint auprès de *Mallarmé* de ne pas arriver à écrire : « Je ne m'explique pas pourquoi je ne parviens pas à finir mon petit poème, car enfin je suis plein d'idées. » Et *Mallarmé* de lui répondre : « Mais *Degas*, ce n'est point avec des idées que l'on fait des vers... C'est avec des mots. » Or, les idées sont à peu près tout ce qui compte chez Boualem Sansal, à commencer par celle-ci, centrale au livre : l'islamisme est dangereux. La leçon vaut-elle bien un roman ? J'en doute. On peut toutefois supposer que c'est en raison de cette prise de position sociopolitique, plus que pour la qualité littéraire de ses écrits, que l'auteur a été si chaleureusement étreint à Paris.

Il faut dire qu'il n'y va pas de main morte, et que les diverses morales sont placées sous notre nez avec une insistance gênante. Telles pages prennent soin d'expliquer que la religion sert à



compenser l'absurdité. Mais elle le fait en empêchant la création d'un monde à la mesure de l'homme. Ce faisant, elle est méchante. La narration souligne complaisamment que « la religion peut se bâtir sur le contraire de la vérité et devenir de ce fait la gardienne acharnée du mensonge originel ». Mais je parie que vous le saviez. Telles autres pages racontent qu'un être mystérieux se serait introduit en Abistan, portant l'énigmatique surnom de Dimouc ou Démoc... Lui, il serait gentil, car il « enseignerait une chose inconnue au pays de la Sainte Soumission : la révolution dans l'harmonie et la liberté [...] la force de la bienveillance et de l'amitié ». Comme remède à un univers dystopique où la réalité se peint en noir ou blanc, l'auteur propose la révolte, qui inverse simplement les valeurs. Il use parfois d'une ironie un peu lourde pour appuyer ses dires, feignant de révéler ce qu'en fait il dénonce, comme la guerre sainte ou les pèlerinages. Dans les pires moments, il présente avec fierté des évidences qui font bâiller : « ne pas savoir empêche la peur et simplifie la vie », « découvrir le monde, c'est entrer dans la complexité » ou « l'hypocrisie [est] cette extraordinaire bigoterie sans laquelle la croyance ne saurait exister ».

Le propos que développe l'auteur s'avère encore une fois celui de la modernité conquérante. Nos mentalités ne se lassent pas de considérer comme intrépide et révolutionnaire tout artiste

qui montre dans son œuvre comment les forces obscurantistes de l'obéissance et de la conformité sont battues en brèche par l'élan irréprouvable de la volonté individuelle. À tout prendre, le roman de Boualem Sansal ne diffère guère de *The Truman Show* ou de *The Matrix*. Toutes ces œuvres célèbrent la désobéissance du héros solitaire et le renversement du monstre aliénant qui le dépossédait de son authenticité. Mais la véritable question n'est pas de savoir si une telle liberté est bonne ou mauvaise, ni s'il faut un réel courage pour soutenir cette position dans le contexte actuel (notamment en Algérie, où vit l'écrivain). L'important, puisque nous avons affaire à une œuvre littéraire, consiste à déterminer si ce discours est tenu de façon talentueuse, si les mots et la composition sont traités avec autant de déférence que les idées.

Malheureusement, et c'est une autre lacune de l'allégorie, la trame dramatique se voit négligée. Puisque l'essentiel est de transmettre le message, le messenger n'a pas à être soigné, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi les aventures d'Ati lassent autant qu'elles agacent. Le héros de *2084* n'est qu'une figure de carton-pâte ayant pour fonction d'incarner le triomphe de la libre pensée. Ses prises de conscience se produisent si aisément qu'on se demande pourquoi personne d'autre ne les a eues avant lui. Il arrive à s'infiltrer avec une facilité déconcertante dans les lieux interdits de l'Abistan, là où l'intrigue a besoin qu'il aille. Il rencontre par un hasard plus qu'heureux les gens qu'il faut qu'il rencontre. Il flotte à travers l'histoire, sans objectif crédible, guidé par la seule nécessité d'asséner telle ou telle leçon. Tout semble tellement « arrangé avec le gars des vues », si vous me passez l'expression, qu'on a l'impression que le récit est une coquille vide destinée uniquement à livrer une morale. Pourtant, toute la mécanique narrative – vraisemblance des personnages, cohérence dans l'enchaînement des actions, intérêt de la quête du héros – cette mécanique encombrante et inutile en regard du message à transmettre, n'est-elle pas ce en quoi consiste l'art littéraire, et l'une des raisons pour lesquelles nous prenons encore et toujours plaisir à lire de la fiction ? La construc-

tion narrative peut passer pour un poids ou une corvée auprès de l'auteur qui s'intéresse avant tout à enseigner quelque leçon, mais le lecteur, de son côté, espère qu'on lui racontera une histoire selon les règles de l'art.

Boualem Sansal attend la fin du roman pour expliquer que la langue utilisée en Abistan, l'*abilang*, s'apparente à la novlangue parlée à Londres. Le problème est que, pour le lecteur qui ne connaissait pas *1984*, il est trop tard, il a déjà raté sa chance d'apprécier le parallèle ; pour l'autre, c'est superflu, il avait compris. Il existe un second problème, plus grave. C'est que le lecteur a largement eu le temps de constater les ravages que peut causer une langue handicapée, et ce, à travers la prose même de l'auteur. Il me semble stupéfiant qu'on ait pu célébrer le style d'un écrit émaillé d'autant de sortes d'erreurs. On a droit à une véritable mille-fleurs : usage fautif du pronom *celui-ci*, emploi du langage ado (le préfixe *hyper*), confusion dans la transitivité des verbes, sauts entre passé composé et passé simple au petit bonheur la chance... Vous trouverez encore des anacoluthes (« même mort de fatigue, le sommeil ne venait pas »), des pléonasmes (« il entendait mal de l'oreille ») et des calques de l'anglais (l'abominable « la mère de toutes les... » revient au moins trois fois). Et c'est sans compter les phrases grammaticalement saines mais sémantiquement exsangues que le lecteur, malgré sa bonne volonté, ne parvient pas à sauver. Je vous laisse décider si la phrase suivante, avec ses nœuds et ses torsions, n'est pas digne de la plus perverse des novlangues et ne signale pas, à sa manière, une certaine fin du monde, du moins le couronnement d'une ère où la valeur (présumée) du message prime la clarté du style : « Peut-être même avait-il pensé que la vérité, divine ou humaine, sacrée ou profane, n'était pas la véritable obsession de l'homme mais que son rêve, trop grand pour qu'il l'appréhendât dans toute sa folie, était d'inventer l'humanité et de l'habiter comme le souverain habite son palais. » ■

2084. LA FIN DU MONDE  
Boualem Sansal  
Gallimard, 2015, 274 p.